

# UNE THEOLOGIE CENTREE SUR DIEU

**David Shutes**

[version 1.3 – août 2021]

## **Table des matières**

### **Introduction : comprendre le problème**

La préoccupation du pécheur : le confort personnel, et cela sans attendre !  
Un « Christianisme » entaché de la pensée pécheresse

### **Première partie : Cinq bases d'une théologie centrée sur Dieu**

- 1) Un Dieu souverain, et non un Dieu serviteur
  - 2) Devenir conforme à l'image de Jésus Christ
  - 3) La perspective de l'éternité
  - 4) La place des sentiments
  - 5) Dieu est la source de la vérité
- Résumé

### **Deuxième partie : Quelques termes théologiques dans une vie centrée sur Dieu**

Une conception du péché centrée sur Dieu  
Un salut centré sur Dieu  
Un pardon centré sur Dieu  
Une grâce centrée sur Dieu  
Une conviction de péché centrée sur Dieu  
Une foi centrée sur Dieu  
Une espérance centrée sur Dieu  
Un amour centré sur Dieu  
Une joie centrée sur Dieu  
Conclusion

## Introduction : comprendre le problème

Je ne sais pas quel effet ce titre produit en vous : « Une théologie centrée sur Dieu ». En fait, si on y réfléchit bien, c'est un drôle de titre. Un ami, avec qui j'ai parlé de cette notion, m'a répondu : « Mais, ce n'est pas un pléonasme, ça ? » Et il a parfaitement raison ; ça devrait l'être. La théologie, par définition, ne peut qu'être centrée sur Dieu.

Pourtant, on a bien inventé des systèmes de pensée, même de pensées religieuses, qui sont centrés sur l'homme. Comme cela s'appelle généralement « la théologie », nous nous trouvons aujourd'hui dans la nécessité de préciser ce qui devrait être parfaitement évident : la théologie, c'est centré sur Dieu.

Essayons de comprendre ce que cela veut dire, et en quoi « une théologie centrée sur Dieu » se distingue des idées qui circulent trop facilement dans des églises qui se disent toujours chrétiennes.

### **La préoccupation du pécheur : le confort personnel, et cela sans attendre !**

Un pécheur, c'est quelqu'un qui a rejeté l'autorité de Dieu dans sa vie. Paul dit dans Romains 1.21 : « ...ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié *comme Dieu*... » C'est là le problème de fond du pécheur : on peut être pécheur et vouloir l'aide de Dieu, la bénédiction de Dieu ou la protection de Dieu, mais un pécheur ne veut pas que Dieu soit *Dieu* dans sa vie.

En fait, un pécheur, c'est quelqu'un qui est centré sur lui-même. Son univers peut être représenté par un des deux schémas à droite. Le premier représente quelqu'un qui n'a pas de place pour Dieu. Peut-être n'y croit-il même pas ; peut-être vit-il *comme si* Dieu n'existait pas, en ne lui accordant aucune place dans sa vie. Le deuxième schéma représente quelqu'un qui « croit en Dieu » sans aller bien plus loin que cela. Peut-être même qu'il admette que Dieu peut avoir une place dans sa vie : comme un génie dans une lampe, cela peut être très utile d'avoir un Dieu qui vient au secours quand il faut affronter des difficultés. Mais dans un cas comme dans l'autre, Dieu n'est pas réellement « Dieu » dans sa vie. Paul ne dit pas dans Romains 1 que les pécheurs ne veulent rien savoir de Dieu, mais il dit bien qu'un pécheur est quelqu'un qui refuse de glorifier Dieu *comme Dieu*.

Le pécheur ne peut donc pas se préoccuper spécialement des vraies valeurs divines. Sa première préoccupation est forcément pour son bien-être à lui. Cela veut dire surtout son confort personnel, autant psychologique que matériel.

La prospérité, par exemple, est recherchée parce que la prospérité nous permet d'assurer un style de vie confortable. On sait bien qu'il y a des différences « des goûts et des couleurs », mais chacun cherchera ce qui, selon ses « goûts » à lui, constituera le confort.

La guérison aussi est une priorité parmi les pécheurs. Il suffit de voir combien de religions païennes mettent un accent important sur ce point, ainsi que le nombre effarant de remèdes qui sont proposés dans notre société pour se procurer la santé à n'importe quel prix. Si l'homme est tellement préoccupé par la guérison, c'est parce qu'on peut difficilement être « confortable », même avec la prospérité, sans une santé plus ou moins bonne.

En ce qui concerne le domaine psychologique, le pécheur désire tout autant le confort : il ne veut pas être contrarié. Il ne veut pas avoir des doutes de lui-même. Il ne veut pas se sentir coupable. Il ne veut pas avoir l'impression d'être petit, sans importance. Il ne veut pas vivre dans la crainte, la tristesse, la solitude ou la frustration. Ce n'est pas « confortable », et la première priorité d'un pécheur, c'est le confort.

Ajoutons à cela que la notion de l'éternité n'est pas forcément une grande préoccupation chez l'homme pécheur. Dans notre société, surtout, cette notion est complètement délaissée. Chercher le confort au-delà de la mort, dans un paradis où tout va bien, n'est pas systématiquement

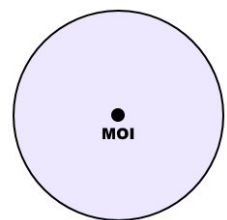


Schéma 1

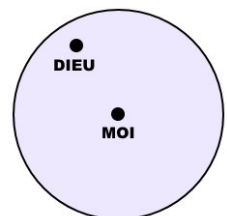


Schéma 2

exclu, même chez ceux qui refusent Dieu. Mais dans notre société occidentale, où les gens sont de plus en plus préoccupés par la vie immédiate, cette idée n'effleure même pas l'esprit de la grande majorité des personnes. Non seulement on refuse de penser à l'éternité, on refuse même de penser à ce qu'il y aura dans dix ans. Tous les désirs liés au confort matériel doivent être satisfaits immédiatement. Être appelé à attendre, ne fut-ce que quelques mois ou quelques années pour qu'une situation douloureuse s'arrange, est considéré comme une épreuve à la limite même du supportable.

Même quand l'homme pécheur se préoccupe de l'éternité (ce qui peut sembler absurde pour beaucoup d'Européens, mais qui n'est pas une idée inconnue, ni dans le monde, ni dans notre propre histoire), il le fait en fonction de son désir de confort. La préoccupation au-delà de la mort n'est pas bien différente, dans le fond, que la préoccupation immédiate : il faut être heureux, prospère, bien dans sa peau, etc.

Ces quelques notions nous permettent de cerner les priorités de l'homme occidental actuel :

- 1) Le plus important, c'est le bien-être personnel — le confort matériel et psychologique, dans tous les domaines.
- 2) Si Dieu a un rôle à jouer, dans cette vie ou après la mort, il faut que ce soit en vue de répondre à cette attente.
- 3) Sans forcément exclure la notion de l'éternité, la satisfaction immédiate est primordiale.

## **Un « Christianisme » entaché de la pensée pécheresse**

Les priorités de l'homme pécheur n'excluent en rien la notion de la religion, ni même du christianisme. Mais si l'homme pécheur s'intéresse à la religion (chrétienne ou autre), il faut que ce soit une religion qui entre dans son échelle de valeur à lui.

Cela veut dire tout d'abord, une religion qui produit le confort. Ce confort peut exister à plusieurs niveaux : il peut être immédiat ou après la mort ; il peut être physique et matériel ou spirituel et psychologique ; il peut varier quant à sa nature selon les préférences personnelles de chacun. Mais la base sera la recherche du confort. Si Dieu existe ou s'il existe des puissances spirituelles quelconques, la seule utilité à s'y intéresser est en vue de trouver le confort.

Le Christianisme a été pénétré par cette notion depuis longtemps, avec la théologie que j'appelle « juridique ». Dans cette idée, l'essence même du message chrétien est que l'homme pécheur, condamné à l'enfer pour son péché, peut en être délivré à cause du sacrifice de Jésus, pour aller au ciel où il n'y a plus de mort, plus de maladie, plus d'épreuves de quelque nature que ce soit. Cette théologie tronquée a tellement pénétré nos milieux, que beaucoup n'y reconnaîtront même plus l'erreur.

Par la suite, une fois engagé dans la pensée de chercher l'aide et la bénédiction de Dieu comme but principal et parfois même exclusif, le christianisme a été progressivement déformé, toujours dans l'optique de la recherche d'un Dieu qui nous donne le confort et le bien-être. L'évangile de la prospérité et l'évangile de la guérison sont des idées tellement répandues, et cela depuis si longtemps, que plus personne ne les ignore, même dans les milieux qui les rejettent fermement. Finalement, depuis quelques décennies, la bénédiction recherchée est devenue explicitement le plaisir immédiat : on sait qu'on est « avec Dieu » si on ressent quelque chose d'agréable tout de suite. Même le confort physique et matériel, dans cette vie et au ciel après la mort, ne suffit pas si je dois supporter l'épreuve et l'insatisfaction de l'attente.

De ce fait nous sommes arrivés à un « Christianisme » qui répond parfaitement au profil de l'échelle de valeur de l'homme pécheur :

- 1) Le but, c'est mon bien-être personnel. Je veux la santé, la prospérité, la réussite, les sentiments agréables. Je veux ces choses dans cette vie, et je veux l'assurance de les avoir encore davantage pour l'éternité. Le rôle du pardon dans cette théologie consiste surtout à me « qualifier » pour jouir de ces plaisirs après la mort, plutôt que de souffrir en enfer.
- 2) Le rôle de Dieu consiste essentiellement à répondre à ce désir de bien-être personnel. Il doit donc me donner ce que je veux, moi : Dieu me donne la paix, Dieu me remplit de joie, Dieu fait de moi quelqu'un d'important, Dieu me préserve des difficultés, Dieu me guérit de toutes

mes maladies, Dieu me délivre de l'épreuve, Dieu me fait réussir dans tous mes projets, Dieu me donne le paradis pour l'éternité.

- 3) Sans nier la notion de l'éternité, on méprise de plus en plus cette conception. Certains vont jusqu'à le faire explicitement, en disant quelque chose dans ce style : « Le Christianisme, ce n'est pas seulement une pensée pour le ciel après la mort. C'est quelque chose de concret, dans le monde réel. » L'éternité n'est donc pas aussi « réelle » que la vie matérielle sur cette terre. Dieu doit faire en sorte que nous nous sentions bien ***maintenant***, tout au long de cette vie. S'il nous aime, il peut difficilement faire autrement. La pensée qu'on peut aimer quelqu'un sans lui donner immédiatement ce qu'il désire pour son confort personnel, est devenue inimaginable.

Mais est-ce que cela correspond à la véritable pensée biblique ? Est-ce là le message que Jésus a annoncé ? Est-ce là le salut qu'il a payé si cher ? Je ne le pense pas. Un tel « Christianisme » est en fait absolument centré sur l'homme. Il rentre tout à fait dans le schéma 2 que nous avons vu plus haut. Le fait d'inclure Dieu dans notre monde ne change rien dans l'essentiel, par rapport au schéma 1. L'homme est toujours le centre d'attention. Dieu est en fait à notre service, pour nous donner ce que nous désirons, nous.

Je maintiens qu'un tel message n'est pas l'Évangile, mais la motivation pécheresse de l'homme perdu, habillée de formes religieuses. Et le péché, même s'il se déguise en religion — même s'il se déguise en religion chrétienne — ne sauvera personne. Le fait de « croire en Dieu », ou en Jésus, n'y change rien. Dieu ne nous autorise pas à modifier la nature-même du message de l'Évangile, pour en faire une philosophie qui valorise l'homme et qui fait de Dieu un simple sauveur, au service de l'humanité.

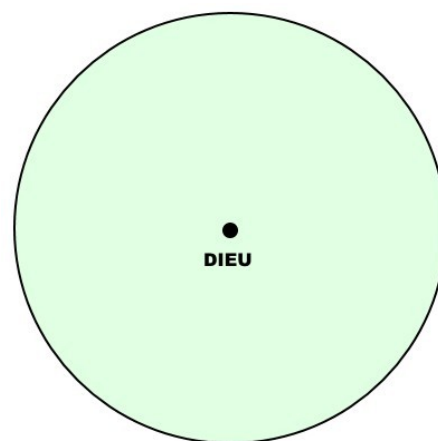
## **Première partie : Cinq bases d'une théologie centrée sur Dieu**

Il nous est important de comprendre en quoi ce message qui s'appelle « chrétien » et qui pénètre même nos milieux évangéliques est fondamentalement différent de la réalité, annoncée et expliquée dans la Bible. Si nous ne voyons pas ces différences, nous risquons de nous laisser influencer par cette philosophie pécheresse, et nous risquons aussi de penser que ceux qui l'annoncent et la vivent sont des chrétiens comme nous, des frères et sœurs dans la foi, simplement parce que leur message est déguisé en christianisme.

### **1) Un Dieu souverain, et non un Dieu serviteur**

La première des choses, c'est de reconnaître que la conception de l'univers, vue dans les schémas 1 et 2, est totalement fausse. Je ne suis ***pas*** le centre de l'univers. Le schéma 3 nous montre ce qu'est réellement l'univers. Le centre, c'est Dieu. « Tout est de lui, par lui, et pour lui », comme Paul le dit dans Romains 11.36. La première priorité de l'univers n'est pas de me mettre à l'aise, moi. Dieu n'existe pas pour servir à la réalisation de mes désirs. Dieu est souverain, ce qui veut dire qu'il dirige l'univers comme il le désire, que cela me plaise ou non. Il ne me consulte même pas dans la question.

En plus, l'univers est bien plus grand que ce que je peux imaginer, moi. D'ailleurs, il serait impossible de représenter fidèlement dans un schéma la différence de taille entre l'univers égoцентриque du pécheur et la réalité, parce que l'univers est infiniment grand. Dieu, sa création, et toutes les sphères de réalité qui existent peut-être, mais que nous ignorons totalement, composent un tout sans commune mesure avec l'idée que quelqu'un peut se faire de la réalité. Notre univers se limite à ce que nous connaissons, ce que nous avons expérimenté, ce que nous croyons, et ce que nous imaginons. Mais



**Schéma 3**

nous excluons forcément de notre conception de l'univers ce que nous n'avons jamais imaginé. Pourtant, Dieu préside bel et bien un univers qui contient bien des aspects que je n'ai jamais imaginés.

Quand nous mettons ensemble le schéma 1 et le schéma 3, nous obtenons le schéma 4. Deux observations importantes s'imposent :

D'abord, il y a une partie de l'univers, tel que le pécheur se l' imagine, qui dépasse l'univers réel. Comment cela est-il possible, étant donné que l'univers est infiniment grand ? Tout simplement parce qu'il y a, dans les conceptions de n'importe qui d'entre nous, des croyances qui sont fausses. L'univers réel a beau être infiniment grand ; il y a une partie de ce dont nous sommes convaincus qui se situe en fait dans l'irréel.

Prenons un exemple flagrant : si quelqu'un croit au Père Noël, cela ne change rien qu'il en soit totalement convaincu. Le fait est que cette partie-là de son « univers » est dans l'irréel. Prenons un exemple moins extrême mais bien plus répandu autour de nous : si quelqu'un croit que l'homme est capable de s'occuper de sa propre vie, sans une dépendance totale de Dieu (c'est une croyance qui est pratiquement universelle chez ceux pour qui Dieu ne fait pas partie de leur monde, le cas représenté par ce schéma), cette croyance se situe dans l'irréel. Bien que cette idée soit beaucoup plus acceptable pour la majorité des gens, elle est en faite dans la même catégorie que le fait de croire au Père Noël.

La deuxième observation — évidente mais importante à relever — qui découle de ce schéma est qu'il y a un décalage sérieux entre la conception subjective et la réalité. Le fait de penser que je suis au centre de l'univers, le fait d'exclure Dieu de mon univers, le fait de « croire au Père Noël » (ou toute autre croyance erronée), tout cela produit un déséquilibre dramatique. Chacun est prêt à admettre qu'il existe des choses qu'il ignore, mais peu de gens reconnaissent que les choses qu'ils ignorent faussent complètement leur conception de la réalité. Pratiquement tout le monde est convaincu que la manière dont il conçoit l'univers est à peu près juste. Mais tant que l'on pense qu'on est le centre de l'univers, ce n'est pas du tout le cas. Le décalage entre la réalité et la conception subjective constitue un déséquilibre terriblement important. Le refus de l'admettre n'y change rien ; ce refus fait simplement partie du déséquilibre.

On peut noter en passant que ce décalage peut prendre des proportions excessives, même en comparaison avec les autres pécheurs qui nous entourent. Le schéma 5 montre ce que peut être « l'univers subjectif » de quelqu'un, comparé à la réalité. Il s'agit ici d'une personne qui a des idées tellement faussées qu'une partie très importante de sa conception de l'univers échappe à la réalité. Si la personne du schéma 4 croit au Père Noël, il s'agit ici d'une personne qui se prend pour le Père Noël ou présentant un autre déséquilibre psychologique tout aussi grave. Nous disons couramment qu'une telle personne est « folle ». Ses notions sont tellement en contradiction avec la réalité que nous rencontrons une difficulté énorme, voire une impossibilité, à dialoguer raisonnablement avec elle. Elle vit dans un autre monde, un monde qu'elle a imaginé elle-même, et qui ne correspond pas trop au monde que nous connaissons, nous autres.

Mais est-ce que cet état de choses est réellement différent, d'une façon fondamentale, de la situation décrite dans le schéma 4 ? N'y a-t-il, en fait, qu'une question de degré entre les deux ? Paul

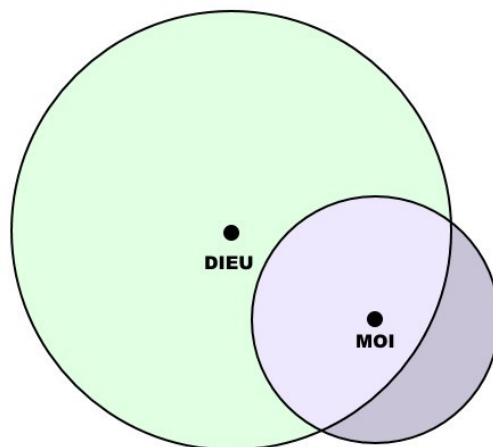


Schéma 4

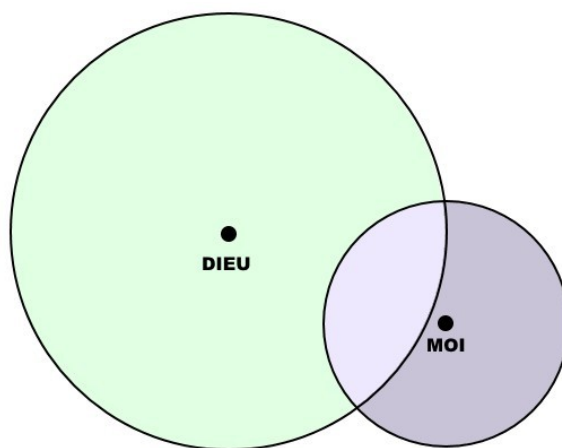


Schéma 5

nous dit dans Romains 1, toujours en expliquant ce qu'est un pécheur, que tout rejet de Dieu constitue une sorte de folie : « Se vantant d'être sages, ils sont devenus fous ; et ils ont remplacé la gloire du Dieu incorruptible par des images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles » (Romains 1.22-23).

Cette folie réside surtout dans le fait de croire qu'on est au centre de l'univers. Ne pas reconnaître que Dieu est souverain, que c'est lui qui dirige l'univers comme bon lui semble et non en fonction de mes désirs à moi, c'est vivre dans l'irréel. C'est donc de la folie. La seule chose qui fait que cette folie ne saute pas aux yeux de tout le monde, c'est qu'elle est tellement répandue qu'on arrive à penser qu'elle est normale.

Il est bien trop facile de penser que le problème se règle par le fait de croire en Dieu, de croire qu'il « a sa place » dans une vie. Le schéma 6 nous montre le résultat quand le schéma 2 est comparé à la réalité. Bien sûr, Dieu fait partie de mon univers maintenant. Mais il y a toujours un décalage important entre ma conception du monde et la réalité. Il y a toujours une bonne partie de mes idées, des choses dont je suis peut-être profondément convaincu, qui se situe dans l'imaginaire. Le fait même de me prendre pour le centre de l'univers en est une, puisque je ne suis *pas* le centre de l'univers.

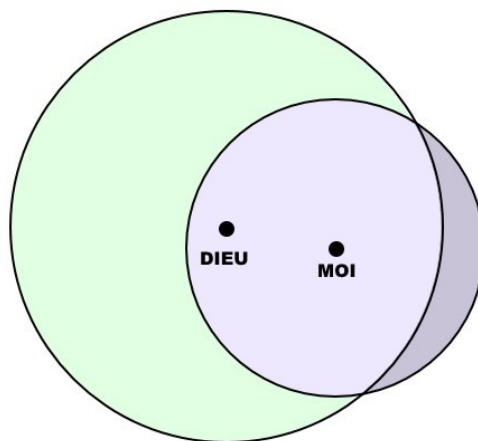


Schéma 6

Dieu ne me demande pas de « le laisser régner ». Il me demande seulement de reconnaître que c'est ce qu'il fait déjà, ce qu'il a toujours fait, et ce qu'il fera toujours. Par le fait de reconnaître que Dieu est au centre de l'univers, je ne change rien à la réalité. Mais je me situe dans la réalité, pour que je puisse vivre à peu près normalement.

Le but, c'est d'arriver à quelque chose qui ressemble plus ou moins au schéma 7. Mon univers restera toujours plus restreint que la réalité ; pour ce problème-là, je ne peux rien faire. Mais je peux au moins reconnaître que c'est moi qui fait partie de l'univers de Dieu, et non le contraire. Ce n'est plus : « Dieu est dans ma vie ». Au contraire, c'est : « Il *est* ma vie. » Ma vie tourne autour de lui. Il en est le but, la raison d'être, la seule source de joie. Tout cela est conforme à l'expression de Paul dans Philippiens 1.21.

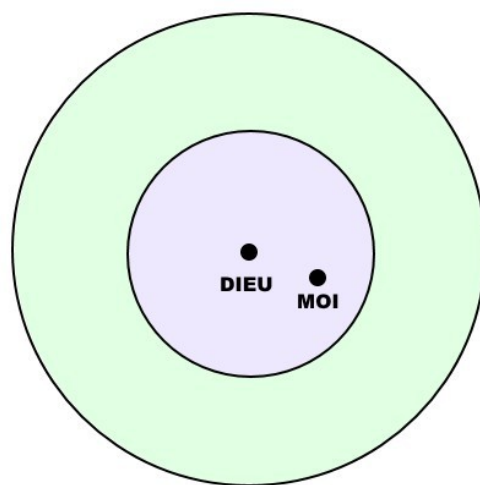


Schéma 7

Peut-être pensez-vous que tout chrétien évangélique engagé fait cela. Ce n'est pas du tout sûr. J'imagine difficilement un chrétien engagé dire explicitement — ou même penser — que le centre de l'univers, c'est lui plutôt que Dieu. Mais sans le dire explicitement, c'est ce qui se passe.

Ce « christianisme » que nous avons considéré au début, qui ne constitue en fait qu'une systématisation de la philosophie pécheresse, en incluant Dieu pour qu'il nous aide à atteindre nos buts à nous, est bel et bien une pensée centrée sur l'homme. Et à un degré peut-être moindre, c'est une pensée qui peut nous pénétrer plus facilement qu'on ne le pense.

Considérons : dans un univers centré sur Dieu, et qui tient compte de la réalité, il est tout à fait normal que le chrétien le plus sincère, dans un monde tordu, soit confronté régulièrement à l'injustice et à la souffrance. Il n'y a rien d'étonnant dans le fait de passer par des épreuves, des épreuves parfois terribles. Comment voulez-vous que les choses en soient autrement ? Le paradis sur terre, c'est encore pour l'avenir. En attendant, le témoignage des écritures est très clair : « Vous aurez des tribulations dans le monde » (Jean 16.33 ; c'est Jésus lui-même qui parle). « ...Considérez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves que vous pouvez rencontrer » (Jacques 1.2). « ...Vous [êtes] maintenant, pour un peu de temps, puisqu'il le faut, affligés par diverses épreuves »

(1 Pierre 1.6).

Mais il y a une idée de plus en plus répandue parmi les chrétiens, qui prétend qu'il n'est pas normal que Dieu nous laisse dans l'épreuve. S'il nous aime, si nous avons la foi, si nous sommes fidèles, il va donc nous délivrer de nos difficultés. C'est une optique centrée sur l'homme. Une personne décidée à retrouver Dieu peut considérer comme entièrement normal qu'en attendant l'instauration finale d'un monde « où la justice habitera » (2 Pierre 3.13), elle expérimentera pleinement les effets du péché en elle et autour d'elle. Mais quelqu'un qui se prend pour le centre de l'univers ne peut pas l'admettre. « Ce n'est pas normal que Dieu laisse durer l'épreuve ainsi. Si je suis venu à lui, c'est pour qu'il m'épargne les difficultés, après tout. »

Cette optique est très, très grave. Si on réfléchit bien, les rôles sont complètement renversés. C'est nous qui disons à Dieu ce que nous voulons qu'il fasse pour nous, et c'est lui qui doit accomplir notre volonté. Dieu devient le serviteur, alors que le croyant devient le maître. Il y a même toute une théologie qui a été développée dans certains milieux, sur la manière de prier pour que Dieu réponde à ce que nous voulons. J'ai même entendu personnellement un pasteur évangélique encourager son église à prier et jeûner « pour faire plus pression sur Dieu ».

Quelqu'un me dira peut-être que Dieu est bien un serviteur. Jésus n'a-t-il pas dit : « Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour beaucoup » (Marc 10.45) et « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Luc 22.27) ?

Bien sûr. Mais il est un « serviteur » dans ses termes à lui, et non selon nos idées à nous. Quand Jésus a montré aux disciples ce que veut dire « servir », en leur lavant les pieds, Pierre a cru être en mesure de dire à Jésus comment il devait le faire. D'abord il a interdit à Jésus de le faire, ensuite il lui a dit de lui laver également ses mains et sa tête. Le sentiment qui l'animait était peut-être valable, mais le résultat était tout de même mauvais : Pierre a cru avoir le droit de dire à Jésus comment il devait servir.

Mais ce n'est pas possible. Dieu est un « serviteur » uniquement dans le sens que, par pure grâce, parce qu'il le veut bien, il s'engage à nous aider. Mais il n'est pas à nos ordres pour autant, et ne le sera jamais. Un Dieu qui obéirait aux ordres d'un autre serait une absurdité absolue. On peut demander humblement à Dieu tout ce qu'on veut, sachant qu'on ne mérite pas de pouvoir le faire mais qu'il nous en donne le droit. Mais de là à lui dire ce qu'il doit faire, on a complètement inversé les rôles. Quand certains croyants croient pouvoir exiger de Dieu quoi que ce soit, quand ils croient pouvoir lui dicter ce qu'il doit nous faire, c'est qu'ils n'ont pas compris qui est Dieu dans l'histoire.

On peut très difficilement éviter de constater, face à de telles considérations, qu'on peut être « évangélique » mais centré sur l'homme. Ces conceptions se rencontrent effectivement dans nos milieux. Si c'est Dieu qui est à mon service, c'est moi qui suis au centre. C'est clair. Si j'ai le droit de m'estimer malheureux, de me plaindre, et même de me fâcher, parce que Dieu n'exauce pas mes prières, c'est moi qui suis au centre de l'univers. Si j'ai le droit de dicter à Dieu ce qu'il doit faire, en me réclamant des « promesses de sa Parole » (le plus souvent tirées de leur contexte) pour essayer de l'obliger à me donner ce que je demande, c'est moi qui suis le centre.

Si nous voulons un Évangile qui vient de Dieu, et non un évangile qui vient de l'homme pécheur et qui se *sert* de Dieu, il nous faut faire très attention de reconnaître qui est le centre de l'univers. Il nous faut aussi veiller à comprendre ce que cela veut dire. Un Dieu souverain qui dirige l'univers le fait comme il le veut. Le fait qu'il agisse pour mon bien est une grâce de sa part, et ne me donne aucun droit sur lui. Cela ne me donne surtout pas le droit de lui dicter ce qui est bon pour moi. Je peux demander, humblement, sachant que c'est une grâce qu'il me fait et que je peux complètement me tromper sur ce qui est nécessaire pour moi, mais c'est tout. Toute tentative de notre part d'obliger Dieu à agir, de faire pression sur lui ou de lui imposer notre volonté, ne peut que découler de la nature même du péché : l'homme qui se prend pour le centre d'attention de l'univers.

## 2) Devenir conforme à l'image de Jésus Christ

La préoccupation du confort personnel est aussi l'indication d'une perspective centrée sur l'homme. C'est de là, d'ailleurs, que vient le plus souvent la frustration avec un Dieu qui ne fait pas



ce que nous voulons, qui n'exauce pas nos prières : quand on est centré sur l'homme, une grande partie de nos prières tournent autour de notre bonheur personnel — soit notre confort physique et matériel, soit notre bien-être psychologique — et Dieu ne répond pas toujours à de telles prières.

Pourtant, il nous invite à apporter devant lui nos requêtes, même dans ces domaines. Le problème n'est pas dans le fait de lui **demander** d'intervenir pour notre confort, mais de penser que ce confort est fondamentalement important.

Autrement dit, il est tout à fait normal, quand on souffre, quand on a des ennuis, quand on entreprend quelque chose et que cela ne semble pas marcher, de demander à Dieu d'intervenir. Mais avec une optique centrée sur Dieu, on saura que cela n'est pas le plus important. Qu'il exauce cette prière ou non, on peut vivre dans la joie de la confiance en lui. On peut donc lui demander en toute sérénité, tout en étant prêt à accepter son refus éventuel, sans que cela nous révolte en quoi que ce soit.

C'est ce qu'a fait Paul dans l'incident célèbre dont il est question dans 2 Corinthiens 12.7-10. Il a demandé à Dieu — trois fois même — de lui enlever « l'écharde dans la chair ». Il est donc clairement question ici du confort personnel, physique en l'occurrence. Paul n'a pas honte d'avoir demandé une telle chose. Mais il ne s'étonne pas du refus de Dieu de le faire. Quand finalement Dieu répond, c'est pour dire : « Ma grâce te suffit. »

Et Paul peut accepter cela, parce qu'il sait très bien que c'est Dieu qui est au centre de l'univers. Dieu a le droit d'agir — ou de ne pas agir — selon sa sagesse à lui, et non en fonction de ce qui semble sage même à un apôtre Paul. Il est notoire que les choses paraissent souvent bien différentes « vues d'en haut ». Rien d'étonnant donc, dans le fait que Dieu ait d'autres idées. Rien qui permette de se plaindre, de se sentir frustré ou de faire une dépression.

Sans que nous puissions prétendre comprendre tous les plans de Dieu, nous pouvons dégager des Écritures les grandes lignes de ce que Dieu veut faire en nous. En le faisant, nous comprendrons pourquoi il ne met pas une grande priorité à notre confort matériel ou à notre satisfaction sentimentale dans cette vie.

Il faudrait chercher loin un chrétien qui ne connaisse pas Romains 8.28 : « Nous savons, du reste, que toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu. » Au moins, nous croyons connaître le verset. En fait, il continue, en ajoutant : « de ceux qui sont appelés selon son dessein. » Il s'agit de ceux qui sont entrés dans les desseins de Dieu, et non de ceux qui croient avoir le droit de faire entrer Dieu dans leurs desseins à eux. Il y a là une différence importante.

Mais quel est le dessein de Dieu ? Paul le dit dans le verset suivant, bien moins connu que le verset 28 mais ô combien important : « Car ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né d'un grand nombre de frères. » Trop souvent, nous attachons la « prédestination » (sujet à controverse dans la théologie si jamais il en était) à la conversion : Dieu nous a-t-il prédestinés au salut ou non ? Mais ce verset nous montre que la prédestination concerne non l'engagement à débiter dans la vie chrétienne, mais l'aboutissement de cette vie. Autrement dit, Dieu a « fixé d'avance la destination ». Les théologiens peuvent discuter de la liberté que Dieu nous laisse à nous tourner vers lui ou non, mais personne ne peut modifier la nature du salut auquel nous venons quand nous nous tournons vers Dieu. Cela, Dieu l'a déjà déterminé.

Et ce salut, c'est de devenir conforme à l'image de Jésus Christ. Toute l'œuvre de Dieu dans nos vies, tout le « bien » auquel toutes choses coopèrent selon le verset 28, c'est en vue de cette transformation de notre personne. Nos priorités tordues, notre intelligence corrompue par le péché, notre optique centrée sur nous-mêmes, tout cela doit changer. Devenir conforme à l'image de Jésus Christ, ce n'est pas découvrir le confort matériel et l'euphorie constante, car Jésus Christ n'a pas connu tout cela. « Homme de douleur et habitué à la souffrance », il était plutôt marqué par l'engagement absolu à accomplir la volonté du Père quoi qu'il en coûte, par la communion profonde qu'il vivait avec le Père, et par la sainteté sans tache qui découle de sa personne.

Ce que Dieu veut pour nous, c'est cela : nous transformer pour que nous puissions vivre cette même obéissance, cette même communion, cette même sainteté. Il veut produire en nous une confiance absolument inébranlable, une confiance qui ne « rouspète » pas quand Dieu ne nous



donne pas la situation facile que nous désirons, une confiance qui ne déprime pas quand Dieu nous laisse passer par une épreuve qui n'en finit pas, une confiance qui ne se révolte pas quand Dieu fait tomber à l'eau tous nos plans pour nous amener à quelque chose qui n'était pas du tout ce que nous avions voulu. C'est là la priorité de Dieu pour nous, et non notre confort en chemin. Il veut transformer notre intelligence, notre volonté, nos dispositions, et nos attitudes. Tout le reste est secondaire.

Bien sûr, s'il peut opérer cette transformation tout en assurant notre confort, il peut nous l'accorder. Il ne cherche pas à nous faire souffrir intentionnellement. Mais si les difficultés et les contrariétés peuvent être utiles pour notre édification ou si notre fidélité dans de telles épreuves peut être un exemple utile pour l'édification d'un autre, Dieu n'hésitera pas un instant à nous faire passer par les épreuves. Le fait est que notre confort est bien moins important pour Dieu qu'il ne l'est souvent pour nous. Avec une optique centrée sur l'homme, cela semble non seulement une priorité, mais une priorité évidente. Avec une optique centrée sur Dieu, on découvre que ce n'est vraiment pas ce qu'il y a du plus important.

Au contraire. L'accomplissement de la transformation que Dieu veut opérer en nous oblige souvent des épreuves. Pierre a dit que nous sommes affligés par diverses épreuves « *puisque'il le faut* » (1 Pierre 1.6). Pourquoi le faut-il ?

Le problème profond de l'homme est son refus de faire confiance à Dieu. C'est la racine directe du péché. Si l'homme croit qu'il peut se passer de la direction de Dieu dans sa vie, c'est qu'il n'a pas confiance en Dieu. Il croit savoir mieux que Dieu ce qu'il lui faut pour son bien. C'est donc de ce problème que Dieu veut s'occuper. Il veut que nous apprenions à lui faire confiance. Et cela, comment peut-il se faire ?

Pas en nous donnant tout ce que nous désirons, en tout cas. Il y a une attitude qu'on appelle « la foi » mais qui est en fait la confiance que Dieu me donnera ce que je désire. Cette attitude est très répandue dans les milieux chrétiens. Tu souffres ? Demande à Dieu, avec confiance, et il te délivrera. Tu manques de quelque chose ? Demande à Dieu, et il te le donnera. (On se base souvent sur Jacques 1.5-7 pour nous persuader de cela, sans remarquer qu'il est question dans ce passage, non du nécessaire pour notre confort, mais de la sagesse. La sagesse divine : une vue du monde, en d'autres termes, qui est centrée sur Dieu et sur sa volonté, plutôt que sur moi et sur ma volonté. Celui qui demande cela à Dieu — celui qui est réellement décidé à le vouloir — le recevra, selon ce passage. Mais rien d'autre n'est promis.)

La véritable confiance en Dieu n'est pas celle qui est sûre de recevoir tout ce qu'elle demande. Au contraire, c'est celle qui lui fait confiance *même quand il ne nous donne pas ce que nous demandons*. C'est le seul cas, d'ailleurs, où nous pouvons découvrir où nous en sommes dans l'apprentissage de la confiance en Dieu, ce trait de caractère par excellence pour devenir conforme à l'image de Jésus Christ. Cela ne veut rien dire, de « faire confiance à Dieu » quand il me donne ce qui me semble bon, ce que je désire pour mon bien-être personnel. Quand je reçois ce que je veux, cela ne fait que de renforcer ma confiance en moi : « Je savais que c'était ce dont j'avais besoin, et j'avais raison. Heureusement Dieu m'a écouté. »

Mais il est bien plus difficile de dire : « J'étais sûr que c'était ce dont j'avais besoin, mais je me suis trompé. La preuve, c'est que Dieu ne me l'a pas donné, et il sait mieux que moi. Heureusement qu'il ne m'a pas écouté. » C'est pourtant là la seule attitude qui nous indiquera réellement qu'on a commencé à comprendre quelque chose à la confiance.

### 3) La perspective de l'éternité

On peut pourtant s'étonner du fait que Dieu ne s'intéresse pas davantage à ce qu'on peut appeler « notre confort ». Après tout, quand on aime quelqu'un, on veut qu'il soit heureux, et le confort en fait partie. Qu'est-ce qui fait que Dieu permette — qu'il utilise même — tant de souffrances et de contrariétés dans la vie de ses enfants ?

Peut-être est-il faux de dire que Dieu « ne s'intéresse pas à notre confort ». Ce n'est pas que notre bien-être personnel n'a pas d'importance pour lui, mais il voit notre bien-être dans un autre cadre que nous.



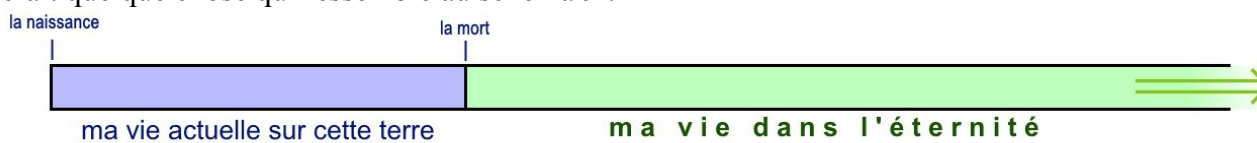
**Schéma 8**

Considérons le schéma 8. Il représente ma vie. Elle commence à la naissance (pour être précis, elle commence à peu près neuf mois avant cela, mais pour simplifier les choses, nous allons parler ici de la naissance comme étant le début), et elle continue jusqu'à la mort. Mais nous savons aussi qu'elle ne s'arrête pas à la mort. Après la mort, on entre dans l'éternité, et on continue à vivre. On est avec Dieu ou loin de Dieu, mais on vit toujours. C'est pour cela qu'il y a une flèche en bout, qui indique que la vie continue encore.

C'est comme cela que nous voyons la vie le plus souvent : de la naissance à la mort, avec une « prolongation » après la mort. Mais cette optique est-elle juste ?

Si je regarde une image à la loupe, il y a une partie que je vois de près, grossie sérieusement par rapport au reste, et d'autres parties que je ne vois même pas, parce que je m'occupe de ce que je regarde à travers la loupe. Mais si je pose la loupe pour regarder l'ensemble, je découvre parfois que la partie qui occupait mon attention n'était en fait qu'un détail ; peut-être même un détail insignifiant. Elle semblait particulièrement importante uniquement parce que je la scrutais de si près.

Il me semble que c'est ce que nous sommes en train de faire, très souvent, en ce qui concerne nos vies. Si on « réduit le facteur de grossissement », quel serait le résultat ? En fait, ce serait quelque chose qui ressemble au schéma 9 :



**Schéma 9**

On voit toujours la naissance et la mort. Mais la partie dans l'éternité n'est pas réduite. Au contraire, elle semble encore plus importante. Pourquoi ? Parce que le « grossissement » du schéma 8 occultait la plus grande partie de l'éternité. La vie sur cette terre remplissait presque tout le cadre, pour donner l'impression que l'éternité était un détail sur le bord.

Quand on prend un peu plus de recul, la vie ici semble occuper déjà une proportion moins importante de l'ensemble. La partie « éternité », en revanche, étant justement éternelle, dépasse toujours le cadre.

On peut refaire la même chose une seconde fois. En faisant encore une sorte de « zoom arrière », on arrive au schéma 10 :



**Schéma 10**

La vie sur cette terre est tellement télescopée qu'on a l'impression que la mort intervient très rapidement après la naissance. Mais la partie dans l'éternité dépasse toujours le cadre.

On peut refaire la même chose autant de fois que l'on veut. Le schéma 11 nous montre le résultat. On ne distingue même plus la vie sur cette terre dans l'ensemble, mais la partie dans l'éternité dépasse toujours le cadre.



**Schéma 11**

Et on découvre que cette optique du schéma 8 était complètement faussée. Elle était encore centrée sur l'homme, parce que centrée sur l'échelle qui me convient à moi. Effectivement, je peux difficilement concevoir l'éternité. Je me rends compte surtout de la vie sur cette terre. J'ai donc l'impression que la vie ici-bas est démesurément importante, alors qu'elle n'est qu'un détail quand je considère ma vie en fonction de l'optique éternelle d'un Dieu éternel.

Nous connaissons tous le récit de la dernière soirée avant la crucifixion. Jésus est profondément préoccupé par ce qu'il va vivre le lendemain, et les disciples n'y comprennent pas grand-chose. Tard dans la soirée, ils vont tous (à l'exception de Judas, qui s'occupe de ses besognes) au jardin de Gethsemané, où Jésus se prépare spirituellement à l'épreuve inimaginablement douloureuse de la croix. Il avait demandé aux disciples, et particulièrement à Pierre, Jacques, et Jean, de veiller avec lui, mais ils n'ont pas pu le faire. Fatigués, ils se sont tous endormis. Et Jésus leur dit : « Vous n'avez donc pas été capables de veiller une heure avec moi ! » (Matthieu 26.40).

Une heure n'est pas longue. Mais elle peut sembler très longue quand on est fatigué et qu'il ne se passe rien. Ils n'ont pas pu supporter cette « épreuve », qui a duré pourtant si peu de temps.

Je me demande si nous n'aurons pas l'impression, une fois arrivés auprès du Seigneur, d'avoir fait exactement la même chose. Considérée de la perspective de l'éternité, la vie sur cette terre aura été extrêmement courte. On aura tant rouspété, on se sera tellement plaint, des « difficultés qui n'en finissent pas ». Et on découvrira qu'en fait c'était si peu et si court. Jésus n'aura-t-il pas à nous dire à nous tous : « N'avez vous pas pu veiller une heure avec moi ? »

Ou même pas une heure. Une heure dans une vie, c'est peu. Mais les quelques années sur cette terre, comparées à l'éternité, représentent encore moins.

On peut se livrer à des calculs qui vont nous faire prendre connaissance d'un résultat surprenant. Si on veut établir un pourcentage — le pourcentage de notre vie totale qui se situe sur cette terre — quel serait le résultat ? On se doute qu'il ne sera pas énorme. Minuscule, en fait. Mais combien, précisément ?

Quand on divise un chiffre par un autre, le résultat varie en proportion directe avec le chiffre qu'on divise (le numérateur, pour ceux qui ont fait des maths), et en proportion indirecte avec le chiffre par lequel on divise l'autre (le dénominateur). Quelques exemples concrets aideront à comprendre cela.

Pour prendre un chiffre facile, admettons que l'on vive cent ans sur cette terre. En tout cas, il y a peu de gens qui vivent au-delà. Si la durée totale de la vie était de deux cents ans (c'est-à-dire, cent ans ici et cent ans dans l'éternité), le résultat serait de 50% : 50% de la vie ici, et 50% dans l'éternité.

Mais il est évident que l'éternité durera bien plus de 100 ans. Considérons donc une durée totale de mille ans : 100 ans ici, et 900 ans dans l'éternité. Le résultat n'est plus que de 10% ici, alors que 90% se situeraient dans l'éternité.

Pourtant, même mille ans ne sont qu'un commencement. Si on parle d'une durée totale de 10 000 ans, il ne reste plus que 1% ici, et 99% dans l'éternité. Et on peut continuer de cette façon aussi longtemps qu'on veut. Chaque fois qu'on augmente la durée totale qui est prise en compte, le pourcentage qui se situe ici diminue.

Combien voulez-vous prendre en compte ? Dix mille ans ? Dix millions ? Dix milliards de milliards ? Ce n'est pas trop. Même dix milliards de milliards d'années ne sont qu'un début en ce qui concerne l'éternité. (Comme quelqu'un a dit : « L'éternité, c'est long... surtout vers la fin... ») Si on mesure sur dix milliards de milliards d'années, le pourcentage sur cette terre est infime. Et on a toujours négligé la plus grande partie de la durée réelle.

Quand on pousse le raisonnement jusqu'au bout, le résultat est stupéfiant : si nous prenons en compte l'*éternité* (qui est infinie), le pourcentage de ma vie totale qui se situe sur cette terre est précisément zéro pour cent. Zéro. Rien. 100% de ma vie se situent dans l'éternité !

C'est cela, la perspective de Dieu. Est-il si étonnant qu'il ne mette pas tant d'importance à assurer notre confort pendant le « 0% », mais qu'il se préoccupe bien davantage à nous transformer pour que nous puissions profiter de la vie avec lui pendant le « 100% » ?

Si cela nous semble si injuste de supporter des souffrances et des injustices dans cette vie,

alors qu'elle ne représente que 0% du total, c'est que nous avons une fois de plus une perspective centrée sur nous. Quand nous arrivons à nous approcher d'une perspective centrée sur Dieu (je ne dis pas qu'on peut y arriver parfaitement, mais on peut faire des progrès significatifs dans ce sens), nous découvrons que ce qui n'est pas éternel n'a en fait pas d'importance. Et comme la seule souffrance qui soit éternelle est celle qui consiste à refuser Dieu pour être centré sur soi-même, c'est la seule souffrance que Dieu cherche à éliminer prioritairement dans nos vies.

#### 4) La place des sentiments

Si ce qui n'est pas éternel n'a que très peu d'importance, à plus forte raison en est-il ainsi pour ce qui ne dure que peu de temps, même par rapport à cette vie. Dans cette optique, considérons la place des sentiments dans la théologie.

Il est inquiétant de constater à quel point les sentiments ont pris de l'importance dans la théologie évangélique actuelle. Il est de plus en plus à la mode de confondre sentiments et réalité spirituelle, comme si nos sentiments constituaient un véritable contact « en direct » avec Dieu. Il n'en est rien, et il faut de plus en plus de courage pour le dire. Pourtant, l'Église s'est bien appauvrie, dans l'ensemble, en se laissant tellement impressionner par les sentiments.

Non que les chrétiens ne se sentent pas mieux ; au contraire. Et c'est normal : à force de penser que les sentiments indiquent un progrès spirituel, on s'est appliqué à les produire, avec comme résultat que l'église baigne dans un sentimentalisme assez agréable. Mais en se concentrant sur ce qui est secondaire (les sentiments), on néglige ce qui est primordial (s'approcher de Dieu dans la sainteté), et on s'appauvrit tout de même.

Une grande partie du problème vient du mysticisme ambiant dans le monde et dans l'Église actuellement. Ce mysticisme enseigne que les états émotifs forts sont des « états seconds », et constituent un contact avec le « monde spirituel », un monde où le rationnel n'intervient plus mais où tout est harmonie avec l'univers. La pénétration de cette conception dans l'Église a produit une sorte de mélange, où non seulement la « spiritualité » est recherchée comme une fin en soi, mais où les états émotionnels sont interprétés comme un contact direct avec Dieu.

Pourtant, il n'y a aucun avantage en soi en vue de l'édification, dans le simple fait d'être en contact avec le monde spirituel. Dieu est Esprit, bien sûr, mais Satan et ses démons sont également des esprits. Je suis parfois troublé par l'usage du mot « spirituel », même dans les milieux qui ne mettent aucun accent particulier sur le mysticisme, comme synonyme de progrès dans la marche avec Dieu. Le mot « piété », autre fois en honneur, est tombé en désuétude ; aujourd'hui il suffit d'être « spirituel ».

Penser que les sentiments indiquent un contact quelconque avec une réalité spirituelle quelconque (bonne ou mauvaise) est absolument fausse. La réalité est qu'une émotion — toute émotion, sans exception — est une réaction subjective. Cela veut dire qu'il s'agit d'un phénomène *à l'intérieur de chacun de nous*. Par conséquent, un état émotionnel ne peut pas constituer un contact avec quelque réalité que ce soit. Il s'agit uniquement d'un mécanisme en nous qui se manifeste en fonction de ce que nous vivons. Nos émotions ne sont que des *réactions*, et non l'essence même de la réalité.

Il s'agit non seulement d'une réaction, mais d'une réaction qui peut ne pas refléter fidèlement la réalité. La raison se trouve dans le mécanisme qui produit les sentiments. Les sentiments, produits par un mécanisme subjectif — c'est-à-dire, à l'intérieur de la personne — ne peuvent se manifester qu'en fonction de ce que la personne perçoit ou croit percevoir.

Mais comme nos perceptions peuvent être fausses, nos sentiments peuvent ne pas correspondre à la réalité. Qui n'a jamais pensé voir quelqu'un de loin, pour se rendre compte de plus près qu'il ne s'agissait pas de cette personne après tout ? Pourtant, pendant un moment, on ressent une émotion (bonne ou mauvaise, selon ce qu'on pense de la personne qu'on a cru voir), évoquée par cette perception, bien qu'elle soit fausse.

Si la fausse perception dure, le sentiment peut durer ou au moins se renouveler assez souvent. (Une émotion en soi n'est jamais un état permanent, ce qui explique pourquoi ceux qui en

sont « friands » doivent se livrer régulièrement à des expériences ou des pratiques de manipulations sentimentales, afin de les renouveler.) Qu'a ressenti Jacob pendant sa nuit de noces avec Léa ? Pourtant, ces sentiments venaient uniquement du fait qu'il *croyait* s'être marié avec Rachel.

Ce phénomène en soi n'est pas particulièrement grave. Nos sentiments s'affichent positifs ou négatifs, à des degrés différents, changeant comme le vent, en fonction de ce que nous pensons vivre. S'ils reflètent un temps un état qui n'existe pas, parce qu'on perçoit mal la situation, ce n'est pas cela qui va nous déstabiliser.

Mais croire que les sentiments constituent le contact direct avec la réalité est aussi une fausse conception. Et cette pensée, elle aussi, engendre des sentiments. (Nous sommes faits de façon à ce que la quasi-totalité de ce que nous expérimentons évoque un état émotionnel en nous. C'est normal, et utile en soi, du moment qu'on n'y prête pas une importance démesurée.) De ce fait, on se sent bien au sujet de ses bons sentiments, et on se sent mal quand on n'en a pas.

Ceci crée un cercle vicieux où on est emporté dans un tourbillon émotionnel qui n'en finit pas : si on ressent quelque chose, c'est qu'on est en train de vivre une réalité spirituelle importante, et on se sent encore mieux de ce fait. Mais si on ne ressent pas grand-chose (admettons qu'on soit dans une église qui ne manipule pas trop les émotions), on en déduit qu'on s'est éloigné de la réalité spirituelle, et du coup on se sent encore moins bien dans sa peau.

En fait, tout état émotif est un phénomène subjectif à l'intérieur de la personne. Il devrait donc être évident qu'une optique centrée sur Dieu ne peut pas y prêter une importance particulière. Quelqu'un ressent-il quelque chose ? Tant mieux pour lui. Ce n'est pas un mal. Mais ce sentiment n'indique strictement rien quant à la réalité spirituelle qu'une personne vit. La réalité est en dehors de chacun de nous (elle est centrée sur Dieu), tandis que le sentiment est au-dedans.

On ne serait jamais arrivé à accorder tant d'importance aux sentiments si on avait une théologie réellement centrée sur Dieu. La présence (ou l'absence, soit dit en passant) d'un ressenti ne signifie pour ainsi dire rien par rapport à ce qui est réellement important dans l'univers, puisque ce sentiment (ou manque de sentiment) se situe dans un endroit plus que secondaire : à l'intérieur de la personne en question. Quand on est préoccupé de Dieu, l'état émotionnel qu'on vit compte *bien* moins que le fait même de chercher Dieu.

La préoccupation actuelle concernant les sentiments n'est pas saine. On ne devrait pas chercher à produire, expérimenter ou manipuler les sentiments, ni se préoccuper particulièrement du fait que quelqu'un a tendance à vivre des états émotionnels plus intensément qu'un autre. Le fait que quelqu'un passe par un moment de sentiment fort n'est absolument pas un problème. Ce qui est gênant, c'est uniquement la théologie centrée sur l'homme qui considère qu'un tel sentiment a une importance quelconque.

## 5) Dieu est la source de la vérité

Il est un sujet qui devait être évident, mais qu'il convient de soulever explicitement, en ce qui concerne la notion d'être centré sur Dieu. C'est que ce que Dieu nous dit est vrai, et doit être accepté sans conteste par celui qui le reconnaît comme Dieu. Cela ne veut pas dire que nous ne pouvons rien savoir qui ne nous est pas révélé par Dieu. Néanmoins, si je pense une chose est que Dieu dit le contraire, ce que je pense est forcément faux et devrait être modifié sans hésitation pour que je m'aligne sur la vérité qui vient de Dieu. Toute autre façon de procéder met l'homme au centre de la connaissance — et donc de son univers — plutôt que Dieu.

Ce n'est pas ici qu'il faudrait développer les enjeux philosophiques derrière ce sujet, du moins pas en détail. Mais il faut savoir que notre société dans son ensemble a assisté à une modification profonde de la notion de « la Vérité » depuis trois siècles. Ces changements ont peu à peu affecté la pensée chrétienne également.

En général, il y a trois façons de savoir une chose, trois « sources de connaissance » :

- 1) On peut savoir quelque chose parce qu'on l'a vu, vécu, expérimenté. J'appelle cette source de connaissance *l'expérience*. Vous savez que ce texte existe, par exemple, parce que vous êtes

en train de le lire : vous l'expérimentez.

- 2) On peut savoir quelque chose qu'on n'a pas expérimenté, pourtant, par la logique : Je n'ai pas encore vu le soleil se lever demain matin. Néanmoins, je sais qu'il va le faire. (Ou, pour être parfaitement précis, je sais que la terre va tourner suffisamment loin qu'après la nuit prochaine, le soleil sera de nouveau visible, ce qui donnera l'impression de mon point de vue que le soleil se lève — d'où la justification pour cette expression même si elle n'est pas juste scientifiquement parlant.) Cela se fait tous les jours, et l'extrapolation jusqu'à demain de mon expérience précédente n'est pas compliquée. J'appelle cette source de connaissance *la raison*.
- 3) Finalement, on peut savoir quelque chose parce que quelqu'un l'a dit ou révélé d'une autre façon. Je n'ai jamais vu des hommes marcher sur la lune, mais je sais qu'ils l'ont fait. Comment ? Parce que j'ai lu tant de livres, articles, revues, etc. sur ce sujet, parce que j'ai vu à la télé le jour (plutôt le soir) où Neil Armstrong a fait son célèbre « petit pas pour un homme, et bond géant pour l'humanité ». J'ai même touché une fois une pierre venue de la lune. (Elle ressemblait de façon frappante à un caillou noir qu'on pourrait trouver sur la terre sans trop de difficulté.) J'appelle cette source de connaissance *la révélation*, parce que c'est quelqu'un d'autre qui nous révèle ces faits.

Il doit être évident que ces trois sources de connaissance peuvent nous tromper toutes. Quelqu'un peut me dire une chose, sans qu'elle soit vraie. Cela peut être parce que la personne s'est trompée ; cela peut être aussi le résultat d'une tromperie délibérée. (Beaucoup de chrétiens « savent » qu'il y a quelques décennies des chercheurs américains ont découvert, à l'aide d'un ordinateur, que des décalages dans les positions des astres confirment l'histoire biblique où Dieu a fait arrêter le soleil pour un jour, à l'époque de Josué. Pourtant, cette histoire d'ordinateur qui aurait confirmé cela n'a rien de vrai. Elle est une invention pure et simple.)

De même, nous savons tous que nous pouvons nous tromper dans nos raisonnements. Même dans des raisonnements simples. Je me souviens d'un examen de maths à l'université, où j'avais résolu (correctement) une intégrale double plus ou moins compliquée, pour donner une réponse fausse parce que vers la fin j'avais additionné neuf et quatre et trouvé quatorze.

Et même notre expérience peut nous tromper. Nous avons parlé du « lever du soleil ». Tout le monde sait (de nos jours) que le soleil ne se « lève » pas. Mais regardez de près demain matin ; vous verrez qu'il se lève ! On le *voit* ! Essayer de vous placer, dans votre imagination, dix siècles en arrière, en train de regarder un « lever de soleil » avec quelqu'un de l'époque. Vous allez lui dire que le soleil n'est pas en train de se lever, mais que c'est la terre qui est en train de tourner. Il sera convaincu, sans le moindre doute, que vous êtes complètement fou. Pourquoi ? Parce que son expérience le trompe.

La seule façon de savoir une chose avec certitude, c'est qu'elle nous soit révélée par quelqu'un qui sait tout, qui ne peut pas se tromper, et qui est parfaitement bon pour ne pas nous tromper. Cette personne ne peut être que Dieu. La source ultime de connaissance, par conséquent, c'est Dieu.

Mais depuis quelques siècles, la société occidentale dans son ensemble a complètement inversé l'ordre des sources de connaissance. La source la plus sûre, dans la pensée actuelle, est l'expérience personnelle. René Descartes l'a formulé ainsi : « Je pense, donc je suis. » Autrement dit, s'il y a une chose que je peux savoir avec certitude, c'est ce que j'expérimente à l'intérieur de moi, où même l'information de mes yeux, mes oreilles, etc. ne peut pas être faussée.

Ensuite, la raison est source de connaissance. Ce qui nous semble logique, à nous, est plus sûr que ce que nous ne comprenons pas.

Et en dernière, on peut accepter ce que d'autres nous disent, mais c'est toujours plus suspecte que ce que nous avons expérimenté ou compris, nous-mêmes. Le célèbre « homme dans la rue » l'exprime à sa façon (en se croyant très malin) : « Je ne crois qu'à ce que je vois. »

Cette idée a pénétré notre société bien plus qu'on ne le pense. La science (basée sur l'observation — l'expérience — et le raisonnement rigoureux) est considérée comme *bien* plus

digne de confiance que la théologie, basée sur la révélation divine. Il nous semble impensable qu'il y a quelques siècles la théologie était considérée comme la science la plus élevée, simplement parce que c'était la seule source de connaissance absolument sûre.

Un des résultats désolants de cette modification de la pensée occidentale est que même parmi les chrétiens, la révélation de Dieu — sa Parole, la Bible — prend de moins en moins de place. On ne vérifie plus une pensée en se demandant : « Est-ce là ce que dit la Bible ? » Aujourd'hui, on se demande bien davantage si cela semble logique, si ça marche, si ça me fait du bien. Tant de façons de mettre mon expérience et mes raisonnements avant la révélation de Dieu.

On pourrait en faire tout un discours. Ce phénomène se reflète dans nos chants, dans nos méditations, dans nos prédications... La Parole n'est plus centrale dans la vie chrétienne, même parmi les Protestants. Ce qui produit les résultats voulus (résultats choisis par notre logique et évalués par notre expérience) est considéré comme « vrai ». L'enseignement de Jésus, des prophètes, et des apôtres n'est plus normatif.

Bien sûr, nous prétendons que la Bible est toujours la seule source ultime de vérité. Mais toute notre façon de faire montre le contraire.

Dans une optique centrée sur Dieu, il devient évident que seul Dieu a le recul nécessaire pour évaluer les résultats de nos expériences. Seul Dieu sait tout, seul Dieu a une sagesse parfaite. Par conséquent : « Que Dieu soit reconnu pour vrai, et tout homme pour menteur », comme Paul le dit dans Romains 3.4. L'enseignement de la Bible est la première source de Vérité pour le chrétien. (Par « l'enseignement de la Bible », nous entendons : « Le message que les auteurs cherchaient à communiquer, sous l'inspiration de l'Esprit, correctement compris dans son contexte. » La pensée que nous pouvons élaborer à partir d'un verset ou d'une phrase, sans tenir compte du véritable message de l'ensemble du contexte, n'est pas du tout la même chose.)

Ajoutons en passant que de nos jours, même dans la mesure où on veut se baser sur ce que Dieu nous révèle, il y a tendance à y introduire la plus grande mesure de subjectivité. Une « révélation personnelle » (appelée « prophétie » dans bien des milieux) est considérée comme ayant plus de validité que le simple fait d'étudier la Bible. Il faut se laisser « parler par l'Esprit », dit-on. Si « Dieu me parle », d'une façon plus ou moins directe et surnaturelle, cela est plus sûr, plus « la révélation de Dieu », que d'étudier intelligemment la Bible.

Ceci trahit à quel point bon nombre d'évangéliques ne tiennent plus la Bible pour la Parole de Dieu, tout en maintenant fermement dans les dogmes officiels que si. Pourtant, si la Bible est la Parole de Dieu, c'est qu'elle est ce que Dieu a à nous dire. (C'est le sens-même des mots « Parole de Dieu ».) Si elle est « soufflée par Dieu », inspirée par son Esprit, comme nos confessions de foi l'affirment, c'est donc réellement Dieu qui nous parle quand nous lisons la Bible.

Et cela, *sans qu'il y ait besoin d'une « révélation mystique » dans le processus*. Si j'ouvre ma Bible et je l'étudie, si je comprends intelligemment quelque chose parce que c'est marqué sur ces pages, c'est que je me suis laissé « parler par l'Esprit ». Une doctrine claire sur ce qu'est la Bible ne permet aucune autre conclusion.

Mais cette façon d'apprendre est minimisée aujourd'hui. L'expérience mystique (« Dieu m'a révélée que... ») et l'expérience pratique (« Ça marche — ou fait du bien — dans ma vie... ») passent avant. Les implications de cette déviation méritent d'être évaluées en détail, mais nous ne pouvons pas le faire ici. Néanmoins, nous pouvons insister sur le fait qu'une théologie centrée sur Dieu est, entre autre, une théologie bâtie sur la Bible, la Parole de Dieu. Dieu est la source ultime de Vérité ; nos expériences (même nos expériences mystiques, dans la mesure où nous sommes portés sur ce genre de phénomène) ne peuvent jamais se substituer à l'enseignement de la Bible.

## Résumé

Voici donc cinq éléments de base d'un message centré sur Dieu :

- 1) Le centre de l'univers, c'est Dieu et non moi. Il est le chef ; il a donc le droit de diriger les choses comme il veut, que cela me convienne ou non. Ce n'est pas à moi de me révolter



parce que Dieu ne fait pas ce que je veux. C'est moi qui me soumetts à Dieu ; ce n'est pas imaginable que Dieu se soumette à moi. Ce que je recherche est la relation avec Dieu (parce qu'il veut bien me permettre cette relation, et non parce que j'en ai le droit de par ma propre personne), et non son aide ou sa bénédiction dans ma vie.

- 2) Le but qui doit me préoccuper n'est pas mon confort personnel, mais le fait de devenir ce que Dieu veut, c'est-à-dire quelqu'un qui vit dans la sainteté et la communion intime avec lui. Alors que je désire naturellement qu'il change les circonstances inconfortables **autour de moi**, il désire plutôt changer ce qui est **à l'intérieur** de moi : la disposition à compter sur moi-même plutôt que sur lui. Dans cette optique, loin d'éliminer les contrariétés qui me gênent tant, il s'en sert même pour accomplir son œuvre en moi.
- 3) Ce qui compte, c'est l'éternité. Elle est tout aussi « réelle » que la vie sur cette terre qui, en plus a une durée infiniment moindre que l'éternité. Je dois donc apprendre à m'occuper de ce qui a une importance éternelle, et mettre de moins en moins d'importance à mon bien-être ici-bas.
- 4) Les sentiments, étant éphémères au plus haut degré, n'ont pas une très grande importance. Ils sont subjectifs, ce qui explique pourquoi ils prennent tant de place dans une conception du monde et de la vie chrétienne qui est centrée sur l'homme. Mais ils ne sont que des manifestations de nos perceptions, et non la base d'un véritable progrès vers Dieu. Quand on se considère du point de vue de Dieu, par conséquent, on ne met pas d'importance sur les sentiments.
- 5) La Bible est la base de tout ce que nous tenons pour fondamental dans la vie chrétienne, car elle est la Parole de Dieu. C'est Dieu seul qui peut nous révéler la vérité absolue, sans que notre subjectivité s'y mêle. De ce fait, nous évaluons nos idées selon la Bible, et non selon notre logique ou le « bien » que cela nous fait, même dans le domaine spirituel.

## **Deuxième partie : Quelques termes théologiques dans une vie centrée sur Dieu**

Quand nous commençons à appliquer cette optique à nos idées, nous découvrons que beaucoup de termes utilisés couramment dans nos milieux demandent à être précisés. Bien des idées qui circulent largement dans les milieux évangéliques découlent d'une optique centrée sur l'homme, et le fait d'utiliser des mots qui se trouvent dans la Bible pour décrire ces idées n'en fait pas de véritables principes bibliques pour autant. Il nous faut revenir à des définitions qui découlent d'une théologie réellement centrée sur Dieu.

Sans prétendre que les neuf domaines suivants « font le tour » de ce qui a besoin d'être reprecisé, il me semble qu'ils constituent un bon départ. Si nous pouvons être au clair sur ces termes de base, d'autres conceptions erronées finiront par se mettre en place. L'essentiel est de comprendre que le centre, c'est Dieu et non nous-mêmes. Notre mot d'ordre doit toujours être Romains 11.36, déjà cité plus haut : « Tout est de lui, par lui, et pour lui. » Le problème de l'homme, c'est de rejeter cette orientation. La solution pour l'homme, c'est donc de la retrouver, ainsi que tout ce qu'elle implique dans nos vies et dans notre relation avec Dieu.

### **Une conception du péché centrée sur Dieu**

Afin de bien résoudre un problème il faut — en principe — bien l'identifier. Si nous situons le péché uniquement dans nos actes, nous faussons toute question spirituelle dès le départ. Si le problème est dans nos actes, il s'agit d'un problème par rapport à nous-mêmes. Nous sommes donc en présence d'une optique centrée sur l'homme.

Bien sûr, le péché vient de ce que l'homme choisit, mais le péché n'est pas uniquement le fait d'agir mal plutôt que bien. Le péché est le choix de se détourner de Dieu, le désir de nous suffire à nous-mêmes. C'est rejeter l'optique centrée sur Dieu.

Il est à noter qu'il ne s'agit pas forcément du rejet total de Dieu, ni de s'opposer à Dieu, ni même du refus de croire en Dieu. La disposition pécheresse peut, bien entendu, comporter ces éléments, mais aucun n'en est obligé. Le péché est le refus de donner à Dieu la place qu'il devrait avoir dans nos vies, ce qui nous pousse à assumer bous-mêmes (très mal, d'ailleurs) le rôle de Dieu dans les domaines concernés. Cette existence contre nature provoque un grand nombre de déséquilibres en nous, et ce sont nos tentatives de résoudre ces déséquilibres (par d'autres moyens qu'en revenant à Dieu), ainsi que les conséquences de ces tentatives, qui constituent le reste des problèmes dans nos vies.

## Un salut centré sur Dieu

Le salut étant la solution au problème du péché, si nous comprenons bien ce qu'est le péché, nous comprendrons presque automatiquement ce qu'est le salut : Dieu nous permet de revenir à lui, de retrouver la relation que nous devons avoir avec lui. Il est très important de comprendre qu'il ne nous propose jamais un autre salut. Nous n'avons surtout pas le droit de faire de Dieu un serviteur, dont le rôle se limiterait à nous faire du bien (surtout si nous nous permettons de définir le « bien » selon nos conceptions et nos désirs, puisque nos conceptions et désirs sont déjà affectés par le péché en nous). Être convaincu que le salut se base uniquement sur ce que Dieu a fait, par grâce, en Jésus Christ, n'y change rien : si le salut que nous cherchons est essentiellement ce que Dieu fait pour nous, il s'agit d'une religion centrée sur l'homme. Tant il est vrai que Dieu fait énormément pour nous, que le point de départ du salut est dans ce que Dieu a fait pour nous en Jésus, ce n'est pas le but central. Le salut n'est pas en premier ce que Dieu fait pour nous, mais la découverte de Dieu lui-même.

De ce fait, il faut insister sur la notion que Dieu doit être notre Seigneur. La pensée que l'homme peut trouver le salut sans accepter la seigneurie de Dieu dans sa vie s'est introduite dans la théologie évangélique dans le vingtième siècle, mais ne se trouve pas dans la Bible. Puisque le salut est le fait de retrouver Dieu, Dieu nous sauve justement de notre indépendance de lui. Si nous refusons qu'il soit notre Seigneur, c'est que nous sommes — et voulons être — toujours indépendants de lui. Non que le chrétien vive parfaitement selon la loi de Dieu, mais le vrai croyant est celui qui désire suivre Dieu en toutes choses, même si la mise en pratique de ce désir reste problématique tant que nous sommes sur cette terre.

## Un pardon centré sur Dieu

Le pardon vient de Dieu, uniquement à cause de l'œuvre de Christ, et non en fonction de nos œuvres. Cela, bien entendu, fait partie d'une conception juste du pardon. Mais comme cela n'est pas spécialement mis en cause dans nos milieux évangéliques, ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus ici.

Je suis troublé davantage par le but du pardon. A quoi ça sert, d'être pardonné ?

Trop souvent, le pardon est vu pratiquement comme une fin en soi : « Le message chrétien, c'est le message du pardon. » Mais c'est faux. Le message chrétien, c'est la réconciliation avec Dieu. Le pardon (basé uniquement sur la rédemption en Christ, rédemption qu'il a payée infiniment cher à la croix) est le moyen par lequel nous entrons en relation personnelle avec un Dieu saint, et non le but. Dans une optique centrée sur l'homme, le pardon sert surtout à me délivrer des souffrances de l'enfer. Dans une optique centrée sur Dieu, le pardon sert surtout à me permettre de marcher avec un Dieu qui ne peut pas tolérer le péché.

## Une grâce centrée sur Dieu

On serait tenté de croire que la grâce ne peut qu'être centrée sur Dieu. Mais l'homme pécheur a malheureusement la capacité de tout déformer, y compris la notion de la grâce.

Une grâce centrée sur Dieu est avant tout une grâce *imméritée*. Cela a-t-il besoin d'être dit ?

La notion même d'une grâce méritée est un non-sens. Pourtant, on arrive à faire de la grâce un principe basé — en partie du moins — sur ce que fait l'homme, pour que Dieu prenne pitié de lui et le sauve. Il s'agit simplement d'introduire l'homme même dans la grâce, tant on peut formuler une « théologie » centrée sur l'homme.

Ensuite, une grâce centrée sur Dieu est une grâce *suffisante*. Si la grâce n'est pas suffisante, c'est que l'homme doit la compléter quelque part, et on a de nouveau introduit l'homme dans l'œuvre que Dieu seul peut faire. C'est encore une influence de cette optique pécheresse centrée sur l'homme.

Peu d'évangéliques vont nier explicitement ou consciemment la suffisance de la grâce, ni prétendre qu'ils méritent la grâce. Mais de façon subtile, ces notions sont souvent présentes. D'une manière ou d'une autre, nous arrivons à diminuer l'étendue de la grâce, pour en être moins dépendants. Sans l'exprimer, il ressort que nous voulons que nos mérites comptent pour quelque chose.

La première façon de limiter la grâce consiste tout simplement à nier la gravité de notre péché. Ceci est, évidemment, très répandu dans le monde. Parmi les chrétiens également, on rencontre cette idée, dissimulée d'une manière ou d'une autre dans nos pensées et dans nos propos. Par le refus d'appeler le péché par son nom, on se convainc que les « lacunes, erreurs, et mauvaises habitudes » dans nos vies ne sont pas réellement le refus de vivre dans la sainteté qu'elles sont en réalité.

La deuxième façon de minimiser la grâce consiste à se laisser convaincre que le péché n'est pas réellement notre faute ; on ne pouvait pas bien faire autrement. Du coup, même si notre comportement est mauvais (fait qu'on est parfois obligé de constater, même si on ne le veut pas bien), le fondement de nos intentions n'est pas complètement tordu pour autant. Il y a donc, tout de même, du mérite en nous.

Ici, nous rencontrons la pensée — de plus en plus enracinée dans notre société — que nous sommes *victimes* : nous étions plus ou moins obligés de pécher de la manière que nous l'avons fait, compte tenu de ce que nous vivons (ou avons vécu, souvent dans l'enfance). Le pécheur n'est pas responsable de ces actes ; au contraire, il est à plaindre. Le fait même qu'il a agi de telle ou telle manière montre à quel point il a souffert. La société dans l'ensemble, et Dieu en particulier, lui doit quelque chose qu'il n'a pas reçu.

Une troisième façon d'introduire le mérite consiste à insister sur le fait que nous ne sommes pas plus mauvais que les autres, que nous sommes tous autant pécheurs les uns que les autres. Ceci est vrai, bien entendu, mais sans rapport avec la question. Notre culpabilité n'est réduite en rien par le fait que les autres sont coupables aussi. Pourtant, on arrive à croire qu'il y a du mérite, même pour un « mauvais », dans le fait de ne pas être pire que les autres.

Une quatrième manière de restreindre la grandeur de la grâce consiste, paradoxalement, à se focaliser sur le pardon que nous avons en Dieu, mais d'une manière malsaine. Je m'explique : on peut penser que Dieu pardonne le péché parce qu'il est bon et gentil, et que dans le fond le péché ne le dérange pas autant que cela. (J'exagère un peu l'idée pour que le fond de la pensée devienne évident ; l'idée n'est pour ainsi dire jamais exprimée de façon aussi explicite, car l'erreur devient trop flagrante.) Il n'en est rien. Tout péché est en horreur pour un Dieu juste et saint. Si Dieu nous pardonne, ce n'est pas parce que « le péché n'est pas si grave que ça », mais parce qu'il est « si bon que ça », lui, et que dans sa bonté il a fait tout ce qu'il fallait pour pardonner le péché sans compromettre en quoi que ce soit sa justice ou sa sainteté.

Finalement, il y a une manière de réduire la grâce qui semble très « théologique » au départ. Elle consiste à se convaincre que tout est déjà en règle depuis que nous sommes au Seigneur, et que de ce fait nous ne sommes plus des pécheurs. Il s'agit d'appliquer ici et maintenant, dans cette vie, l'enseignement biblique sur la sainteté parfaite que nous avons en espérance, à cause de l'œuvre de Jésus-Christ. Autrement dit, on suppose que l'œuvre de la croix est déjà complète chez le croyant (exceptées quelques « lacunes, erreurs ou mauvaises habitudes » qu'il faudrait encore éliminer — voir la première manière de restreindre la grâce pour plus de détails). De ce fait, même si mon péché était grand avant la conversion, ce n'est plus le cas à présent. Je ne suis plus un « mauvais ».

Toutes ces manœuvres ont le même but : celui de nous persuader que nous ne sommes pas aussi coupables que nous pouvions le penser. Il y a donc quelque part plus de « bon » en nous qu'on a l'habitude de le dire. Par conséquent, nous avons moins besoin de grâce que si nous étions foncièrement mauvais, sans le moindre mérite, sans la moindre circonstance atténuante.

Pourquoi tant de gymnastiques théologiques pour atténuer notre culpabilité ? Parce que nous avons une conception de la grâce qui est insuffisante. Cette grâce étant insuffisante, il faut diminuer la gravité du péché. D'une manière flagrante ou subtile, ce qui manque à la grâce est comblée par la notion du mérite : « Je ne suis pas si mauvais que ça. »

Une conception de la grâce qui est centrée sur Dieu ne ressent aucun besoin de minimiser en quoi que ce soit sa culpabilité, sachant que la grâce est suffisante, et qu'elle n'a aucun besoin d'être « supplémentée » par un mérite quelconque de ma part. Par conséquent, une telle personne ne se laisse pas écraser par son péché, sachant pertinemment que la grâce de Dieu suffit.

## Une conviction de péché centrée sur Dieu

La conviction de péché est une conviction de ce qu'est réellement le péché : le fait de se reconnaître séparé de Dieu. Et puisque la grâce suffit pour revenir à Dieu, une véritable conviction de péché poussera la personne à le faire, et non simplement à « mettre sa vie en ordre ».

La « conviction de péché » centrée sur l'homme n'est souvent que l'orgueil frustré. L'orgueil est la tentative de se convaincre (ainsi que de convaincre d'autres, mais ce n'est jamais le véritable but premier) qu'on a une valeur innée, une valeur qui ne vient pas de Dieu. L'homme se sent très mal dans sa peau quand cet orgueil est frustré, quand il ne peut plus croire qu'il est bon. Souvent, ce sentiment d'indignité qui n'est que l'orgueil frustré passe pour « conviction de péché » chez les chrétiens ; il peut même être encouragé dans certains milieux.

Une conviction de péché centrée sur Dieu reconnaît le péché quand Dieu nous le montre (sans le chercher spécialement, une démarche qui nous incite forcément à nous focaliser sur nous-mêmes). Une conviction de péché authentique désire immédiatement revenir à Dieu et sait que le sang de Christ suffit pour le faire. Une telle conviction de péché peut faire mal, mais uniquement le temps que nous y résistions ; quand nous revenons réellement à Dieu, pour vivre de nouveau sous la grâce, nous sommes heureux et non écrasés. Paradoxalement, une telle conviction de péché ne met pas la priorité sur le fait de remettre la vie en règle. Cela se fera forcément comme conséquence de la marche retrouvée avec Dieu, mais non en vue d'être « bon » ou de pouvoir avoir de nouveau une bonne opinion de soi-même.

## Une foi centrée sur Dieu

Une foi centrée sur l'homme met en avant deux choses :

- 1) Ce que nous désirons se réalisera si nous avons la foi. C'est donc le désir personnel qui détermine ce qui doit arriver, plutôt que la pensée que le Dieu souverain agit dans sa sagesse parfaite.
- 2) C'est la foi qui produit la chose, la foi étant en soi une sorte de « force » efficace. L'exaucement de ce que nous cherchons par la foi peut donc nous valoriser, puisque nous nous « prouvons » par cette démonstration de la réalité et de la qualité de notre foi.

Une foi centrée sur Dieu est radicalement différente. Elle est illustrée par Romains 4.21 : Abraham était « pleinement convaincu de ceci : ce que Dieu a promis, il a aussi la puissance de l'accomplir. » La vraie foi se base donc sur la personne de Dieu et non sur l'homme (c'est **lui** qui est capable d'accomplir ce qui doit se faire), et s'exerce en fonction de ce que **Dieu** décide (et promet), plutôt qu'en fonction de ce que l'homme désire. Ainsi, ce que Dieu promet arrivera sans faute, mais ce que l'homme désire — même ce qu'un homme de foi demande à Dieu avec la meilleure attitude possible — peut lui être refusé. « Ma grâce te suffit » est une réponse que la véritable foi peut accepter, sans que cela semble étrange. Il est normal qu'un Dieu souverain ait d'autres idées que

nous, et nous refuse parfois ce qui nous semble évident.

Hébreux 12.2, dans le contexte du chapitre qui le précède, nous indique très clairement ce qu'est une foi centrée sur Dieu. Le texte grec est difficile à traduire en français, mais la Bible du Semeur donne une idée qui est proche du sens original : « Gardons les yeux fixés sur Jésus, qui nous a ouvert le chemin de la foi et qui la porte à la perfection. »

Les mots « qui nous a ouvert le chemin de la foi » ne traduisent qu'un seul mot grec, qu'on pourrait rendre plus ou moins littéralement en français en disant que Jésus est « l'originateur » de la foi (si un tel mot existait). De même, les mots « qui la porte à la perfection » traduisent un seul mot grec qui prend dans ce contexte le sens d'accomplir pleinement la foi. Par conséquent, le sens de ce texte est que Jésus est à l'origine de la foi, et qu'il en est aussi le réalisateur.

Autrement dit, ce que nous croyons par la foi, s'il s'agit d'une vraie foi centrée sur Dieu, n'est pas ce que nous avons inventé ou décidé nous-mêmes, mais ce que Dieu a promis. C'est dans ce sens qu'il est « à l'origine » de la foi, comme un examen du contexte du chapitre 11 le montrera. En effet, il s'agit, tout au long du chapitre, de gens qui ont cru ce que Dieu leur avait promis.

Ensuite, ce n'est pas la foi en soi qui accomplit ce que nous croyons, mais Dieu. De nouveau, ceci se voit très clairement dans le contexte du chapitre 11. La foi s'intercale donc entre la promesse de Dieu et l'accomplissement que Dieu en donne. C'est Dieu qui prend l'initiative, et c'est Dieu qui agit. Tout ce que nous faisons réellement par la foi, c'est de nous aligner sur ses dessins à lui.

## Une espérance centrée sur Dieu

L'espérance centrée sur l'homme se limite à passer en revue toutes les bonnes choses que Dieu va faire pour nous quand nous serons au ciel. D'ailleurs, plus l'espérance est centrée sur l'homme, plus les joies du « ciel » ressemblent aux plaisirs de la vie matérielle actuelle. Amalgamé avec la difficulté que nous avons à vivre dans une véritable perspective éternelle, cette « espérance » centrée sur l'homme nous ramène de plus en plus à la vie actuelle, ce qui explique la perte d'importance donnée à la véritable espérance dans certains milieux aujourd'hui. En effet, la pensée que Dieu accomplira les désirs de nos cœurs ici et maintenant n'est plus espérance : « Ce qu'on voit, peut-on l'espérer encore ? » (Romains 8.24).

L'espérance centrée sur Dieu est la perspective de recevoir les bénédictions que **Dieu** veut nous donner. Comme nous l'avons vu, ces bénédictions sont bien plus dans le domaine de la transformation (rétablissement) de notre nature qui est faussée par le péché, que dans la satisfaction de nos désirs immédiats. Des versets comme Ésaïe 11.9, Jean 14.3, Romains 8.4, Romains 8.29, Colossiens 1.22, 2 Pierre 3.13, 1 Jean 3.2, Jude 1.24, ainsi que bien d'autres, nous aideront à bien comprendre ce que Dieu a en réserve pour nous.

La perspective d'être transformés par Dieu pour vivre éternellement dans la sainteté ne signifiera rien du tout, si nous ne désirons pas cette transformation. L'espérance centrée sur Dieu est aussi, par conséquent, le fait de désirer profondément soi-même ce but, et donc de tendre sans réserve dans cette direction.

La personne qui comprend réellement ce que Dieu nous promet, et qui peut répondre : « Oui, c'est là tout le désir de mon cœur », est la personne qui a une espérance centrée sur Dieu. Une telle personne pourra dire : « Devenir comme lui, vivre avec lui, voir mes désirs égoïstes remplacés par l'amour parfait qui est la motivation de Dieu lui-même, c'est là ce que je veux le plus. J'accepterai de perdre n'importe quel plaisir sur cette terre, à condition de savoir que j'avance vers cette communion parfaite avec un Père parfait. » Une telle personne sera bien moins déstabilisée par des difficultés passagères, et s'attachera bien moins aux joies de cette vie.

## Un amour centré sur Dieu

L'amour centré sur l'homme est avant tout sentimental, et se manifeste souvent par des émotions plus ou moins superficielles, affichées artificiellement. Il s'agit surtout de l'amour dans le sens de l'appréciation, car le fait de nous apprécier les uns les autres produit des sentiments

agréables. Ceci met en avant les qualités de la personne, qualités qui la valorisent d'une façon innée. C'est pourquoi chacun de nous aime tant être apprécié. Mais quand je suis avant tout épris des qualités de l'autre, c'est mon bien-être à moi qui est en vue : les qualités de l'autre *me* font du bien. Un tel amour est parfaitement légitime, mais l'amour véritable est bien plus que le simple fait d'apprécier les qualités de quelqu'un.

L'amour centré sur Dieu est le choix de s'attacher aux valeurs de Dieu, et donc d'aimer comme il aime. L'amour divin n'exclut pas l'appréciation ; néanmoins, là où l'appréciation est avant tout une question du bien fait à la personne qui aime, l'amour de Dieu est avant tout préoccupé par le bien fait à la personne qui est aimée. D'une façon générale, un tel amour est nettement moins émotionnel. L'amour consiste à faire ce qui est bien, à long terme, pour ceux qui ont des difficultés. Ceci se fait, bien entendu, même si nous n'apprécions pas la personne, et *même si la personne n'apprécie pas ce que nous faisons*. L'amour véritable n'exige pas d'être apprécié, sachant pertinemment que celui qui fait fausse route a des valeurs tordues (c'est pourquoi il fait fausse route) et désire donc autre chose que ce qui produire son véritable bien-être à long terme. Ce n'est pas une raison de lui refuser ce dont il a tant besoin, même s'il ne comprend pas ce besoin.

Un tel amour demande un discernement sérieux et approfondi, pour comprendre les vrais besoins. Cet amour agit avec un maximum de douceur, pour que les changements nécessaires chez l'autre aient toutes les chances d'être acceptés, sans compromettre la nature de l'œuvre qui doit s'accomplir dans le cœur de la personne. Un tel amour travaille aussi en fonction d'un engagement inconditionnel, qui ne compte pas le dérangement personnel.

## Une joie centrée sur Dieu

Dans Philippiens 3.1, et de nouveau dans Philippiens 4.4, Paul exhorte les croyants à se réjouir dans le Seigneur. En fonction de l'optique centrée sur l'homme qui circule tant dans nos milieux, nous lisons ces versets en mettant trop facilement l'accent sur les mots « réjouissez-vous ». Mais le texte qui se trouve entre les deux, comme une porte ouverte entre deux piliers, ne dit pour ainsi dire rien sur les sentiments. En revanche, il a beaucoup à dire sur le fait d'être centré sur Christ (ce qui revient à dire, centré sur Dieu, puisque Jésus Christ est Dieu lui-même, manifesté en chair). De ce fait, ces textes constituent un encouragement à se réjouir d'une façon réellement centrée sur Dieu : « Réjouissez-vous *dans le Seigneur*. » La source de notre joie n'est pas ce que nous vivons (même pas ce que nous vivons avec Dieu), mais Dieu lui-même.

Une joie centrée sur l'homme attache beaucoup d'importance aux manifestations émotionnelles. Le sourire au visage, l'expression corporelle (taper dans les mains, danser), les sentiments en ébullition, sont considérés comme des éléments indispensables de la joie. On dit facilement dans certains milieux que beaucoup de chrétiens ne vivent pas dans la joie, simplement parce qu'ils ne sont pas spécialement portés sur ces manifestations.

Jésus n'a, apparemment, jamais autant parlé de la joie que la veille de la crucifixion. C'est du moins ce qui ressort des textes que nous avons à son sujet (les quatre évangiles). Il revient à ce sujet plusieurs fois dans Jean 14 à 17. Pourtant, qui de nous aurait l'affront de penser qu'il était caractérisé à ce moment-là par les manifestations émotionnelles que nous associons si facilement à la joie ?

Cela nous montre que la joie centrée sur Dieu n'est pas davantage marquée par un état sentimental que n'importe quel autre aspect de la théologie centrée sur Dieu. La joie centrée sur Dieu est la conviction profonde de confiance en Dieu, le résultat d'une certitude qui nous garde du désespoir, même dans les moments les plus tristes. Il s'agit donc d'une conviction raisonnée, acceptée de manière décidée, qui nous stabilise. (Alors qu'il est notoire que les sentiments forts tendent plutôt à déstabiliser ; on peut même démontrer, par l'étude biochimique, les raisons incontournables de cette déstabilisation.) L'essentiel n'est pas : « Je me sens bien ! » L'essentiel, c'est d'être convaincu que Dieu est toujours Maître de la situation, qu'il opère toujours toutes choses non seulement pour mon bien mais aussi pour le bien de tous ceux qui l'aiment réellement, et cela même si « je ne me sens pas bien ». Peu importe comment je me sens ; une optique centrée sur Dieu se réjouit de lui, même si les sentiments ne suivent pas.

## Conclusion

On pourrait allonger presque à l'infini cette liste d'applications dans la vie chrétienne d'une théologie centrée sur Dieu. J'en rajouterai peut-être moi-même dans l'avenir. Mais les domaines que nous avons vus devraient nous suffire pour comprendre en quoi consiste une optique centrée sur Dieu. Souvent, même les églises qui se vantent de leur « saine doctrine » en sont loin. Peu importe. Cela ne doit pas nous empêcher de nous tourner réellement vers Dieu, pour vivre une vie de plus en plus centrée sur lui. C'est là tout le but de l'homme.